FRÉDÉRIQUE BREDIN

L'onde de choc du sport moderne

Dans le sport, la science, longtemps, ne s'intéressa qu'au corps, réduit à ses muscles, à sa chimie, à ses réflexes. Et bouda l'essentiel : l'avènement d'une *pratique sociale nouvelle* où se lisait rien moins que la modernité et ses figures successives voire contradictoires. Comme si le sport avait peu à dire sur l'évolution des sociétés, sur les raisons et les façons qu'ont les hommes de vivre ensemble, de rêver ensemble, de ménager aussi dans l'histoire commune une place aux aventures singulières.

L'étude du sport comme *fait social à part entière* souffrit ainsi d'un préjugé tenace. Quelques esprits libres s'y risquèrent cependant. L'approche, dans un premier temps, fut souvent celle des jeux et des mythes, non exempte de cette illusion d'optique qui fit du sport moderne l'héritier des jeux antiques et de la parenté de certains gestes le signe de comportements invariants résistant à l'histoire.

Sur ces fondations jetées par quelques-uns et avec l'aiguillon critique de quelques autres, on en vint à interroger plus systématiquement l'histoire moderne des pratiques, des politiques et des passions sportives.

Bien des écrivains s'y penchèrent, quoique en des sens fort opposés : de Balzac célébrant le ski à Maupassant raillant le tennis. De Giraudoux faisant, dans le sportif, l'éloge du « primitif » et, dans le sport, celui de « l'archaïsme »... à Blondin pour qui le sport, « s'il ne crée pas à proprement parler des valeurs humaines nouvelles, contribue du moins à les libérer toutes ». De Léon Bloy qui n'y voyait que « le plus sûr moyen de produire une génération de crétins malfai-

sants » à Camus qui embrassait d'une même passion généreuse le football et le théâtre, confiant : « Ce que je sais de plus sûr sur la morale et les obligations des hommes, c'est au sport que je le dois. » De Montherlant qui dit la noblesse de l'athlétisme à Vailland qui vibra pour la course automobile. De John Irving, grand amateur de lutte, à Joyce Carol Oates, férue de boxe. De Roland Barthes qui s'attacha à la légende du Tour de France à Michel Serres qui en tient pour le ballon ovale. Et bien d'autres qu'il faudrait pouvoir nommer pour montrer comment *la littérature perçut l'onde de choc du sport moderne,* adhéra ou se cabra mais prit la chose fort au sérieux.

C'est toutefois au cinéma, contemporain du sport moderne, que celui-ci a été le plus immédiatement saisi dans toutes ses dimensions humaines et sociales : aventure collective ou héroïsme solitaire, éthique sportive ou manœuvres maffieuses, revanche sociale ou précarité de la gloire, rôle du spectacle et de l'argent, déchéance ou rédemption... Toutes les vertus du sport ont été célébrées à l'écran, toutes ses souffrances aussi. Tous les genres y ont puisé leur inspiration : le burlesque comme le film noir, la comédie dramatique édifiante comme la critique sociale la plus acérée, l'épopée lyrique comme le réalisme.

Art neuf, le cinéma a porté sur le sport un regard neuf et lui a ménagé d'emblée une place à la mesure de son importance dans la vie. La boxe y est prééminente, avec son ring propice à la dramatisation, avec ses personnages emblématiques de bons et de méchants qui gravitent autour du boxeur. Mais le cinéma s'est également intéressé à toutes les disciplines. Des pionniers (Chaplin en 1915, Eric von Stroheim en 1919) aux cinéastes les plus modernes en passant par les « grands » (Huston, Visconti, Hitchcock, Scorcese, Carné, Godard, Aldrich...), l'histoire du sport au cinéma est aussi récit de l'évolution de la société et de ses valeurs, telle qu'à chaque période, le sport en porte témoignage.

Cette histoire-là n'est pas bien vieille. Elle commence réellement dans le dernier quart du XIXe siècle.

Avant, il s'agissait d'autre chose.

Autres temps, autres mœurs ou la célébration des différences

Au XVIIe siècle, M. Vulsan de La Colombière eut l'idée d'une fête du pistolet à laquelle il convia de nobles amis. A cet exercice d'adresse, le vainqueur ne fut pas le plus adroit. Le premier prix, en effet, alla à celui qui avait fait preuve de la « meilleure grâce ». A celui dont le tir avait été le plus précis n'échut que le 3e prix.

C'est qu'entre gentilshommes l'élégance des manières l'emportait sur la performance technique ou la prouesse physique. Les jeux du corps soulignaient alors une façon d'être et de faire indissociable de la naissance. L'idée qu'on pût s'y mesurer à d'autres que ses pairs eût semblé incongrue tout comme, plus largement, celle d'une échelle commune du mérite. J'emprunte cette histoire à Georges Vigarello[1].

La Grèce, on le sait, réservait ses Jeux aux hommes libres et la victoire, dit-on, n'avait d'autre sens que de révéler la part divine que recélait à son insu le meilleur athlète. Rome fit, pour se divertir, plutôt combattre ses vaincus et ses esclaves.

Dans la France d'antan, le passe-temps aristocratique des uns ne se mêlait guère aux jeux populaires des autres. On en vint parfois à se côtoyer mais sans jamais se confondre.

Le sprinter ou le marathonien des temps modernes n'est donc pas le descendant direct des *running footmen*, ces valets que faisaient concourir les gentlemen anglais et auxquels l'habitude de la course à pied pour libérer le passage devant le carrosse de leurs maîtres assurait entraînement régulier et jarrets d'acier. Et l'on imagine mal aujourd'hui de pratiquer un sport où les rôles et les places sur le terrain seraient attribués en fonction de l'origine sociale comme jadis au cricket où le batsman était de noble extraction et les lanceurs, les ramasseurs issus du peuple[2].

On sait aussi qu'il n'y avait, en ces temps, ni règles uniformes, ni calendrier régulier des rencontres ni lieux réservés aux joutes physiques.

Longtemps, très longtemps, les exercices physiques *redoublèrent ainsi les frontières d'un ordre social* au sein duquel il importait que chacun restât à sa place.

Sport : le mot en éclaireur

« L'apparition plus ou moins brusque d'un mot dans le sein d'une communauté linguistique indique presque toujours un changement de la vie des hommes qui la composent » notait Norbert Elias[3].

Ainsi en alla-t-il du sport. Né en France sous la forme médiévale du verbe « desporter », il désignait alors les jeux et le badinage.

1. Georges Vigarello, *Une histoire culturelle du sport*, Laffont.
2. Raymond Thomas, *Histoire du Sport*, « Que sais-je ? ».
3. Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, Calmann-Lévy, Press Pocket.

L'usage, chez nous, s'en perdit mais prospéra en Angleterre d'où le mot « sport » nous revint vers 1825[1] comme signe avant-coureur de ce qui allait advenir : une façon totalement neuve de pratiquer des activités physiques et de se mesurer aux autres. La vérité oblige à dire qu'on n'y prêta, sur le coup, pas grande attention.

Les grands changements, disait Nietzsche, arrivent sur des pattes de colombe...

L'aventure du sport moderne commença en France sous la forme, apparemment anodine, du divertissement de quelques jeunes gens bien nés à l'anglomanie manifeste.

Les origines anecdotiques du phénomène sont bien connues : l'influence d'Oxford et de Cambridge dans la fondation, en 1872, du Havre Athlétic Club, première association sportive d'avant le divorce du football et du rugby. La naissance, en 1879, du Paris Football Club. Quelques lycéens parisiens, amateurs de courses pédestres loin des disciplines austères de leurs établissements, créant en 1882 le Racing Club puis, l'année suivante, le Stade français. Pierre de Coubertin, enfin, puisant au collège de Rugby, outre-Manche, l'inspiration d'une pédagogie sportive initialement réservée à la fortification des jeunes bourgeois mais qui le conduira à défendre avec vigueur rien moins que le droit de tous au sport (encore que pour les femmes il y mît bien de la réserve).

C'est ainsi que le sport fit, en France, ses premiers pas, cependant qu'à l'opposé, les adeptes de la gymnastique prussienne et de la discipline de toujours en tenaient, eux, pour une conception résolument martiale et militaire de l'éducation physique. On leur doit, dès 1852, la création du bataillon de Joinville.

La place manque pour relater le débat d'idées et le choc des approches qui accompagnèrent l'essor, chez nous, du sport. Il faudrait évoquer les bataillons des uns et les associations des autres, le refus de la compétition face au choix de l'émulation, les zélateurs de l'hygiénisme et les adeptes du sport-passion, de la gymnastique suédoise ou du sport anglais, ceux que R. Chartier et G. Vigarello[2] appellent les défenseurs de la formalisation décomposée du geste et les partisans du libre mouvement de tout le corps.

Une chose importe ici : le sport, initialement perçu comme élitaire, devint assez vite fort populaire.

Sur son berceau, se penchèrent bien des stratégies qui n'étaient

1. R. Thomas, *op. cit.*
2. Roger Chartier et Georges Vigarello, Les trajectoires du sport, *Le Débat*, n° 19, février 1982.

pas toutes convergentes : la préparation, après Sedan, de la revanche patriotique ; l'exorcisme de la Commune ; le contrôle des « classes dangereuses » et la formation des jeunes élites ; les visées du sport paternaliste et patronal mais aussi celles des premiers clubs sportifs ouvriers ; la discipline des corps et, déjà, le désir d'être mieux dans sa peau ; l'intégration nationale et ce que Coubertin appelait le « cosmopolitisme » par quoi il entendait le rapprochement des peuples dans et par le sport...

Bien des critiques s'abattirent sur le sport balbutiant et le nouvel olympisme : Maurras dénonça « l'aliénation de la patrie à des mœurs étrangères » ; dans le corps professoral, on pronostiqua le désordre scolaire ; d'imaginatifs moralistes reprochèrent à la bicyclette de donner aux femmes de fort mauvaises pensées ; la compétition fut assimilée à la foire ; une partie de l'Eglise, au plus fort de sa querelle avec la République, dénonça les atteintes à la morale...

Mais la vie trancha et les Français choisirent. Dans tout le monde industrialisé, on fit de même et à peu près au même moment.

La « ferraille égalitaire »

Le cyclisme, la boxe, le football, le rugby connurent parmi les premiers un prodigieux essor. Les snobs trouvèrent refuge ailleurs où, au fil du temps, on finit par les rejoindre : cela dure encore.

Dès 1894, on comptait en France 250 000 cyclistes[1]. En 1914, ils étaient 4 500 000 adeptes de la « ferraille égalitaire » cependant que le Tour de France, né onze ans plus tôt à l'initiative de la presse, célébrait déjà l'épopée des champions et du peloton, selon une dramaturgie qui n'a rien perdu de son intensité.

« Sur toutes les routes, écrivait Coubertin, court la bicyclette endiablée, renversant les bourgeois et les préjugés. »[2]

On construisit des stades et des vélodromes, ce fut la naissance du spectacle sportif. Car le sport, très vite, se donna à voir et trouva un vaste public.

Le zèle des précurseurs, dont le mérite est grand, et l'intérêt précoce des marchands n'auraient pas suffi à faire du divertissement de quelques-uns l'engouement du plus grand nombre. Il y

1. R. Thomas, *op. cit.*
2. Cité par Yves-Pierre Boulongne dans sa passionnante biographie de Pierre de Coubertin, Diffusion Actes Sud.

fallut, dans les esprits et dans les faits, la conjonction d'états propices.

Les premières réglementations sociales dégagèrent un peu de temps que le sport commença de capter. La gymnastique qui, certes, n'était pas le sport mais pouvait — c'était l'espoir de Coubertin — y conduire, pénétra à l'école dont Jules Ferry avait ouvert plus largement les portes.

La technique et l'industrie s'en mêlèrent : sans elles, la bicyclette serait restée l'ornement artisanal de quelques riches jardins ; avec l'automobile, un nouveau sport naquit.

Le développement des moyens de transport et de communication (chemin de fer, télégraphe), l'internationalisation des échanges permirent l'organisation de compétitions internationales au premier rang desquelles bien sûr, les Jeux olympiques conçus par Coubertin, on l'oublie parfois, comme la locomotive d'un plus ambitieux programme de rénovation pédagogique et sportive. Mais en 1900, il n'y avait encore que 3 000 spectateurs aux Jeux de Paris...

Et puis aussi cela : au XIXe siècle, l'industrialisation avait été un déracinement et le salariat d'abord une violence. *Le sport, lui, fut enracinement* dans le spectacle sportif puis dans le mouvement sportif naissant. Ceux que la production et l'urbanisation avaient rassemblés s'y passionnèrent. Les autres aussi, en quête de réassurance dans un monde nouveau qui connaissait peu la stabilité. D'ailleurs, de l'usine au stade, de la mine au ring ou au gymnase, les qualités requises ne différaient guère, centrées sur la force musculaire, l'endurance. La lutte, ainsi, toute de force massive, était un sport très populaire, un pied dans les foires, un pied dans les faubourgs. La boxe, sport d'aristocrates à l'origine, fut très vite prise d'assaut par ceux-là mêmes qui n'avaient que leurs mains, autrement dit leurs poings.

A la concurrence arbitraire du marché du travail et à l'inégalité vécue dans la vie de tous les jours, le sport opposa d'une certaine manière l'abandon des identités sociales au vestiaire et le modèle d'une juste compétition.

Un idéal à hauteur d'homme

Ce ne fut certes pas, dans toutes les disciplines, le grand brassage. Les gentlemen qui ne concevaient pas le sport sans l'amateurisme et l'ouvrier devenu coureur ou boxeur professionnel, ce

n'était ni le même monde, ni tout à fait le même sport mais, pour les performances des uns et des autres, déjà, la même ferveur.

Les gradins combles ne remplirent pas nécessairement les salles et les terrains de sport mais le public exprima, par le nombre et la fidélité, par l'intérêt porté à la geste des équipes et des champions, qu'il se jouait là quelque chose d'essentiel, bien plus qu'un dérivatif commode aux soucis quotidiens.

C'est qu'*avec le suffrage universel et l'école républicaine le sport moderne postulait l'égalité de tous* et la consécration d'un mérite qui ne doive rien à la naissance. Plusieurs analystes du sport ont, à raison, insisté sur l'interdépendance, dans la sensibilité démocratique, de ces trois grandes institutions.

Coubertin, encore une fois, eut l'intuition de cette trilogie, lui qui, ami de Jules Ferry, batailla pour que l'école, rénovant sa pédagogie et faisant place au sport, remplisse mieux sa mission. Lui aussi qui s'insurgea contre le pouvoir censitaire : « La responsabilité sociale conçue de cette façon, ironisait-il, est facile à mesurer : elle se chiffre en arpents de bonne terre et en titres de rente ! »[1]

Par le vote, par l'école et par le sport, cette forme nouvelle de gouvernement qu'était la démocratie a proclamé avec force quoiqu'imparfaitement réalisé que la cité est l'affaire de tous et que, pour chacun, les chances doivent être égales.

Du sport moderne, Alain Ehrenberg note fort justement[2] qu'il fut l'avènement d'un « idéal à hauteur d'homme » qui réconciliait la force et le droit, où l'inégalité de résultat procédait d'un jeu dont la règle était la même pour tous. C'est pourquoi, dit-il, le sportif, ni rentier, ni héritier, ni dieu du stade mais pleinement fils de ses œuvres et à l'origine semblable à tous, put progressivement devenir héros moderne et populaire.

Des champions émergèrent que l'on fêta aussi parce qu'ils avaient puisé à l'expérience précoce des difficultés de la vie la farouche énergie de trouver dans le sport place parmi les premiers. L'épopée sociale, très tôt, redoubla l'épopée sportive[3]. Ce qui n'empêcha pas, dans des disciplines dont la pratique ne s'est que récemment démocratisée, comme le tennis, la prégnance durable d'une autre figure : celle du talent apparemment dilettante au *fair-play* jamais en défaut.

Mais la force croissante du sport fut peut-être d'offrir à la « pas-

1. Y.-P. Boulongne, *op. cit.*
2. Alain Ehrenberg, *Le culte de la performance*, Calmann-Lévy.
3. A. Ehrenberg, *op. cit.*

sion égalitaire » qui travaille les sociétés modernes le lieu d'une expérimentation et le temps d'une célébration. Pour beaucoup, de la ville et de la campagne, de tous âges et de tous métiers, le sport fut aussi sentiment d'appartenance commune.

Le vote de la loi de 1901 avait fouetté le développement des associations sportives. Le sport, avec ses fédérations, devint aussi une institution.

Le deuxième âge du sport moderne

La fin de la guerre de 14-18, qui marque le vrai commencement du XXe siècle, ouvrit aussi, progressivement, un nouvel âge du sport. L'appétit de vivre s'inscrivit sur les corps, des toilettes des femmes au regain d'intérêt pour le sport en passant par les danses et les rythmes nouveaux venus d'Amérique.

L'image s'imposa d'une jeunesse qui se devait d'être sportive et de la nécessité, loin des miasmes des villes, d'un contact régénérateur avec la nature. Les Jeux olympiques se firent aussi d'hiver. A l'œuvre dans la production, une certaine forme de spécialisation et de rationalisation gagna aussi le sport.

L'avènement de la radio fit venir, en direct, le sport à domicile et contribua puissamment à la diffusion d'une nouvelle culture sportive.

L'accès de tous au sport devint surtout une vraie revendication, portée par le mouvement ouvrier, portée aussi par Coubertin.

Dès 1919, Coubertin, réclamait en effet des « terrains municipaux ouverts à tout-venant », gratuits et dont l'accès ne nécessitait pas l'adhésion à un club, afin que tous puissent pratiquer en liberté des sports de leur choix[1]. Il fallait une belle audace pour préconiser alors des « squares sportifs » et des « gymnases municipaux » ouverts à tous. En quelque sorte et avant la lettre, des J Sports, ces 1 000 équipements sportifs de proximité ouverts dans les quartiers à tous les jeunes, dont j'ai lancé la construction en 1991.

Avec le Front populaire et l'action énergique de Léo Lagrange, des moyens furent, pour la première fois en France, systématiquement mis en place afin que le *droit de tous au sport* devienne réalité : les congés payés et la « semaine des deux dimanches », un effort d'équipement sportif sans précédent, une propagande ardente pour le loisir et le sport populaires, indissociable d'une volonté plus large de démocratisation culturelle. Ce couple-là

1. Y.-P. Boulongne, *op. cit.*

— Sport et Culture — désignait bien pour ceux qui le célébraient en 36 les faces solidaires d'une même autonomie.

Les images du sport, les techniques du corps évoluèrent lentement sous l'effet des modifications de la culture ambiante. En 1937, le Tour de France accepta enfin l'introduction du changement de vitesse, techniquement mis au point depuis une quarantaine d'années mais longtemps combattu dans les instances sportives comme un moyen de ruser avec l'effort et de tourner une difficulté qui devait s'aborder de front, par un engagement physique tout en force.

L'entre-deux-guerres fut ainsi le temps de la *démocratisation,* inachevée, des pratiques et de la *médiatisation,* naissante, du sport. Ce fut aussi, pour des régimes fondés sur l'enrégimentement de leurs peuples et sur l'affirmation d'une identité agressive, le temps de s'y intéresser.

Certes, le sport n'avait pas jusque-là été sans enjeux politiques. Le patriotisme d'après Sedan le voulait auxiliaire de la revanche. Coubertin l'espérait creuset d'une harmonie sociale nouvelle et entraînement du « 4e Etat » en vue des responsabilités que la démocratie le conviait à prendre. Le Front populaire y mit toute sa soif de justice sociale et de solidarité. Les premières victoires d'athlètes noirs furent, aux Etats-Unis, fêtées par leur communauté comme autant de coins enfoncés dans la suprématie blanche. C'est que le sport fut très tôt moyen de retrouver ou d'acquérir une dignité collective, sociale ou nationale.

Mais des Etats ivres d'eux-mêmes en firent, eux, l'instrument d'une manipulation de masse, tirant le sport du côté de l'exaltation de la force brute. Les Jeux olympiques de Berlin, en 1936, furent, on le sait, une immense parade du régime nazi (dont Coubertin vieillissant n'aperçut pas le piège) et le film qu'en tira Leni Riefenstahl célébration exclusive des corps aryens. La victoire de Jesse Owens perturba quelque peu le scénario mais l'on sut désormais que, riche du meilleur, le sport pouvait aussi servir au pire.

Modernisation dans la modernité

L'après-guerre ne correspondit pas, dans le sport, à une rupture immédiate des façons de faire. Davantage de nations se pressèrent aux compétitions internationales, car la scène sportive était porteuse de reconnaissance. L'URSS qui avait jadis préféré les Olympiades ouvrières et autres spartakiades fit le choix d'administrer par ses athlètes la preuve de la supériorité de son régime et de sa

grandeur face aux Etats-Unis : elle appliqua au sport le productivisme de son industrie lourde.

Mais de plus grands changements s'annonçaient pour le sport à la croisée d'évolutions convergentes et, pour une part, interdépendantes : le rôle de la télévision, la constitution du sport commc véritable secteur économique, l'innovation technologique et la modification des modes de vie.

Le vrai tournant s'amorça dans les années 60.

En gagnant les foyers, *la télévision* fit du sport un spectacle mondial et une culture de masse en même temps qu'elle attira, à une échelle entièrement nouvelle, des capitaux dans le sport et influa sur les techniques et les règles sportives elles-mêmes.

En 1962, les Jeux de Tokyo furent, pour la première fois, retransmis en mondiovision ; 2 milliards de téléspectateurs dans le monde ont suivi ceux d'Alhertville.

Le financement des plus grandes manifestations sportives est aujourd'hui assis sur les droits télévisés et la publicité liée à la présence de la télévision.

A Mexico, en 1986, le match de Coupe du Monde commença à midi qui n'était pas, pour les joueurs, l'heure la plus propice mais celle la plus favorable aux téléspectateurs des pays gros acheteurs de droits. Au tennis, le *tie-break* est directement issu d'un rapport au temps dicté par la télévision.

En Amérique du Nord, la chose est à ce point intégrée que, durant les matches de base-ball, on signale avec un drapeau que le jeu doit s'interrompre le temps de quelques messages publicitaires et que, dans les matches de hockey, l'arbitre est relié par radio au réalisateur de télévision qui commande la reprise de jeu[1].

La question n'est pas de charger la télévision de tous les péchés. Elle est, pour le sport moderne, un partenaire essentiel et un artisan de la démocratisation non seulement du spectacle mais aussi des pratiques sportives dans certaines disciplines. Il s'agit simplement que ce partenariat procède d'un équilibre qui est, à terme, de l'intérêt bien compris de chacun.

En France aussi, les règles de la déontologie journalistique et sportive ont besoin, je m'y emploie d'ailleurs, d'être précisées et respectées de sorte que les sportifs ne deviennent pas le pur prétexte d'un show avant tout destiné aux annonceurs, de sorte

1. Jean-François Nys, Le sport et les médias, in *Economie politique du sport*, sous la direction de Wladimir Andreff, Centre de droit et d'économie du sport, Dalloz.

également que les droits des téléspectateurs, en matière par exemple d'accès aux principales compétitions auxquelles prennent part nos équipes nationales, soient garantis contre les effets pervers d'une certaine conception de la concurrence.

L'entrée dans le sport de nouveaux capitaux, liée à sa médiatisation croissante comme à l'essor des pratiques, a accéléré et étendu, autour notamment du sport professionnel mais aussi de l'offre commerciale liée au sport-loisir et de l'industrie des matériels sportifs, *la constitution d'un vaste secteur économique,* où la performance s'est imposée comme source d'importants profits, au sein duquel les profils traditionnels ont évolué et dans lequel de véritables gisements d'emplois nouveaux sont à prendre davantage en compte.

Les trente dernières années ont vu l'essor spectaculaire du sponsoring et de l'investissement financier des collectivités locales, la promotion non seulement du sport image de l'entreprise mais du sport comme entreprise à part entière, l'apparition d'un marché du travail où le spectre des rémunérations s'est ouvert comme jamais (en 1987, sur 5 000 Français gagnant plus de 1 MF/an, 150 étaient des sportifs).

Intégration économique et intégration culturelle du sport ont, ensemble (il serait vain de chercher l'origine unique d'une causalité linéaire), effectué un formidable bond en avant.

Signe parmi d'autres de cette double intégration : le champion, jadis archétype de la réussite populaire, est de nos jours un gagnant qui n'a rien à envier, en termes d'image, de notoriété et souvent de fortune, à ceux qui excellent dans d'autres domaines, stars comme lui. En sens inverse, des industriels, des hommes d'affaires s'investissent naturellement dans la gestion du sport, à la tête d'un club ou d'une fédération.

La modernisation économique du sport, je souhaite que ce ne soit ni le ruineux laisser-faire ni les soupirs sur l'argent qui salirait nécessairement le sport, mais quelque chose de plus exigeant : la clarté des financements et la rigueur de gestion en même temps que le respect de la « glorieuse incertitude » sportive, l'adaptation du statut des clubs professionnels et le choix, pour le sport, d'une éthique, à mes yeux indissociable de la pratique sportive et du respect des sportifs. Ce sont d'ailleurs des préoccupations qui inspirent le projet de loi sur le sport auquel nous avons travaillé avec tout le mouvement sportif.

Dans le même temps, le sport de haut niveau est devenu dans son ensemble un *véritable métier,* aux contraintes de plus en plus

rigoureuses. Cette carrière-là exige, en quelques années, un effort qui, ailleurs, se répartit sur toute une vie.

Elle est surtout plus brève que les autres ou, pour le dire avec les mots d'Antoine Blondin « le champion est un homme dont le destin est de mourir deux fois (...). Il assiste à cette agonie en lui de l'athlète qu'il a été ». C'est pourquoi je crois de la responsabilité de la collectivité de favoriser son insertion professionnelle, une fois révolu le temps des plus hautes performances. De même qu'il faut permettre aux jeunes athlètes en formation d'acquérir parallèlement un bon bagage scolaire. L'excellence est aussi un capital qu'il faut savoir gérer. Ce peut être également un capital de solidarité lorsque de grands sportifs mettent leurs talents et leur gloire au service de l'insertion par le sport de jeunes en difficultés.

L'extrême valorisation de la performance et ce perpétuel dépassement de soi qui force l'admiration peuvent aussi avoir leur envers et le corps-record ses tricheries : le dopage, qui ruine l'égalité des concurrents dans la compétition, met à mal le meilleur de l'éthique sportive et constitue, pour le corps et la sécurité des athlètes, une véritable violence chimique. On voit aujourd'hui ce qu'il en est d'un sport de l'Est qui fut l'ultime repaire du stakhanovisme et poussa à son comble la manipulation des corps.

L'accélération du progrès technique joua, dans le même temps, un rôle également important.

L'invention de nouveaux matériaux, en même temps qu'elle stimula, dans de nombreuses disciplines, l'envol des performances, épaula la démocratisation des pratiques. Ainsi, par exemple, du tennis, longtemps perçu comme un sport de privilégiés et la marque d'une distinction. On a beaucoup dit que, dans la période récente, la médiatisation des tournois avait tiré la pratique. Mais autre chose y concourut également : la fabrication industrielle des courts en dur, faciles à poser et à entretenir, et le passage de la raquette en bois, de confection artisanale, à la production en série de raquettes en matériaux synthétiques.

Dans certaines disciplines, comme le ski ou la course automobile, la compétition est le banc d'essai de technologies de pointe qui se diffusent ensuite dans les produits de consommation courante. En ce sens, le sport est aussi devenu vitrine technologique et les Jeux d'Albertville l'ont bien montré.

Les voiliers des grandes courses sont aujourd'hui des engins dotés d'un appareillage informatique complexe qu'il faut savoir manier pour bien naviguer. Ceci n'est d'ailleurs que la pointe avancée d'une évolution plus générale qui privilégie, dans le sport

et dans la vie, l'aptitude à traiter l'information pour s'adapter à un environnement instable, imprévisible.

La mise au point de nouveaux matériaux et matériels a également poussé à l'évolution des techniques sportives et des images du corps.

Ce ne fut pas toujours sans résistance, comme en témoigne le débat qui, au milieu des années 60, opposa les partisans de la perche en fibre de verre, qui autorisait une pratique plus acrobatique, plus aérienne du saut, aux tenants des façons de faire traditionnelles qui dénonçaient l'avènement des « catapultes de foire ». On sait ce qui l'emporta, sous l'effet conjugué de l'innovation technologique, de la sensibilité du public et des exigences du spectacle sportif : l'athlète rapide et léger détrôna le perchiste robuste d'antan[1].

Ce débat est doublement emblématique. Il montre combien persistante fut, des années durant, une certaine idée de la force dans le sport. Il annonce ce dont les quinze dernières années verront l'éclosion et l'explosion : les nouveaux sports de glisse sur air, mer et terre...

C'est que *le corps sportif est un corps social* qui n'est lui-même pas sans rapport avec le corps productif et ses lentes métamorphoses sous l'effet de la mécanisation puis de l'automation. Il est aussi une *image du corps* à laquelle s'agrègent mille représentations diffuses, mille significations qui, à certains moments, basculent.

Georges Vigarello donne ainsi l'exemple des déboires du jiu-jitsu, au tout début du XXe siècle. Ce sport ne put alors s'implanter en France car, basé sur le retournement de la force de l'adversaire, il était à lui seul une petite révolution culturelle. Sport de légèreté, de leurre, d'adresse, d'agilité ondoyante où le faible peut terrasser le fort, il prenait l'exact contre-pied de l'énergie massive des lutteurs. Tant d'ambiguïté choqua, on y vit la négation du « loyal assaut de la force musculaire ». L'intérêt que quelques femmes y portèrent fut fatal à cette discipline nouvelle : comment des hommes pourraient-ils pratiquer un sport de femmes ! Bien des années plus tard, avec le judo, les qualités jadis méprisées seront mises à l'honneur et le jiu-jitsu pourra cette fois réussir son entrée.

C'est que l'évolution des modes de vie et des mentalités est aussi et peut-être d'abord ce qui fait bouger le sport.

En France, c'est à la fin des années 60 que s'ébaucha vraiment le grand mouvement du sport que l'on regarde au sport que l'on pratique.

1. G. Vigarello, *op. cit.*

Le pays, alors, s'était arraché à la mentalité de la reconstruction. Il en avait terminé avec la guerre d'Algérie. La pilule enfin légalisée, en ouvrant aux femmes une première possibilité de maîtriser leurs maternités, commençait de banaliser l'idée d'un usage légitime du corps où le plaisir seul ait sa part. Les conditions de vie s'étaient améliorées pour tous, la scolarisation aussi et les classes moyennes avaient le vent en poupe. Dans la famille, les jeunes piaffaient. « La France s'ennuie », écrivait Viansson-Ponté... Pourtant, on s'apprêtait à basculer dans un autre temps, une autre façon de vivre et de sentir. Le sport y tiendra une place grandissante. Le premier choc pétrolier viendra, puis le second, qui n'enrayeront pas l'engouement croissant pour les pratiques sportives.

On fit davantage de sport et l'on en fit différemment.

L'envolée des pratiques

En liaison avec la modernisation des sports traditionnels dont les effets concernent le plus haut niveau comme la démocratisation de l'accès à diverses disciplines, le fait peut-être le plus significatif de la période récente est bien, en France en particulier, *l'envolée et la diversification des pratiques sportives* dans un sens qui témoigne, profondément, d'un autre état des choses et des consciences.

Qu'on en juge : en 1950, on comptait, dans notre pays, 2 millions de licenciés sportifs ; quarante ans plus tard, ils sont 13 millions. Parallèlement, plus d'une dizaine de millions de Français font, eux aussi, du sport en dehors du cadre organisé des associations et des fédérations. Au total, selon une enquête de l'INSEP sur les pratiques sportives, 3 Français sur 4 âgés de 12 à 74 ans s'adonnent désormais à une ou plusieurs activités physiques et sportives.

C'est dire l'ampleur d'un phénomène qui ne procède pas d'une diffusion lente mais commença de prendre son essor vers la fin des années 60 pour s'accélérer durant les dix dernières années. La France, dont on a si longtemps dit qu'elle préférait le spectacle à la pratique sportive, est devenue une nation sportive.

Ce goût qu'hommes et femmes, jeunes et vieux partagent désormais nombreux pour le sport est le signe d'un nouvel intérêt pour le corps. Tous les signaux d'ailleurs convergent (publicité, magazines, critères de réussite professionnelle ou amoureuse), pour enjoindre à chacun d'être attentif à soi, à sa forme, à son apparence, de combattre le poids et les effets de l'âge, d'être bien dans sa peau.

Général, le mouvement vers le sport n'est pourtant pas uniforme. D'évidentes différences sociales persistent : les cadres supé-

rieurs et les jeunes (90 %) font plus de sport, cela ne surprendra pas, que les agriculteurs et les ouvriers (53 % et 67 %). Des différences sexuelles, aussi : les hommes font (77 %) un peu plus de sport que les femmes (71 %). Et, parmi celles-ci, les femmes professionnellement actives plus que les femmes au foyer, preuve s'il en était besoin que, plus encore que la quantité objective de temps dont les femmes disposent (très peu, généralement), compte le sentiment, lié à l'autonomie professionnelle, qu'il en est une fraction dont elles peuvent librement user pour elles-mêmes.

Les femmes, enfin...

L'arrivée des femmes dans le sport est une des caractéristiques majeures de l'évolution des pratiques sportives. La mixité dans les écoles, l'allégement de la tutelle familiale, l'adaptation aussi de l'offre associative et commerciale, tout cela a joué.

Aujourd'hui, les femmes représentent 42 % des licenciés. Minoritaires encore dans la plupart des fédérations, elles sont quasiment seules (93 %) dans la Fédération française d'Education physique et de Gymnastique volontaire.

Dans le sport de haut niveau, 36 % des effectifs sont maintenant féminins et les femmes font plus que rapporter leur moisson de médailles.

Tout ceci est à l'image de la place conquise à l'école, au travail et dans la société tout entière mais aussi des inégalités qui persistent, notables, par exemple, dans les appareils fédéraux, où elles sont peu présentes, comme d'ailleurs à l'Assemblée ou dans les partis politiques.

C'est enfin dans le sport tel qu'il se pratique à l'écart du mouvement sportif organisé et des préoccupations de la compétition que les femmes se sont engouffrées les plus nombreuses, au point d'être l'élément moteur du développement de ce secteur.

Ce sont elles également qui peuplent en premier ces sports qui ont à voir avec les stratégies de l'apparence (aérobic ou stretching, gymnastiques en tous genres et même, de plus en plus, culturisme). Deux images de la femme tendent ainsi à se superposer : la femme élégante est sportive (la bonne forme et la bonne mine comptent autant que le vêtement et l'accessoire), la championne n'est pas moins féminine (et ne craint pas d'arborer quelques bijoux sur les stades). Bref, c'est une autre façon d'être femme qu'en forçant peu à peu les portes du sport, les femmes dessinent sous nos yeux.

Comme c'est une autre façon de vivre la retraite ou la vieillesse qu'explorent les plus âgés qui, eux aussi, cherchent par le sport convivial à rester en forme et à conserver une vie sociale active.

Sports de glisse et de soi

Les disciplines traditionnelles ont profité de l'engouement sportif des Français. En leur sein, d'autres façons de s'adonner au même sport se sont affirmées, d'autres sports aussi sont nés, les unes comme les autres parfois inspirés de modèles « californiens » dont l'acclimatation sous nos latitudes tend à prouver qu'il y avait, ici, une sensibilité propice.

En s'ouvrant à d'autres publics, d'autres pratiques, le sport s'est *affranchi du modèle hégémonique de la compétition*. Non que celle-ci ait cessé de fasciner et de passionner. Mais le traditionnel dépassement de soi dans l'effort n'est plus qu'une façon, parmi d'autres, de faire du sport. De nouvelles ascèses et de nouvelles jubilations sportives sont apparues, le sport-aventure et les pratiques à risque se sont développés en même temps que les sports qui mettent le mieux-être et le mieux-paraître au poste de commande.

Les sports de glisse sont la figure emblématique de nouvelles pratiques hédonistes et acrobatiques désormais bien implantées en France, l'un des pays où ils sont le plus en vogue.

Surf, planche à voile, deltaplane, parapente, skate-board, hobbie cat, hot dog, free style, ski acrobatique, monoski... tous ces sports ont en commun une esthétisation du mouvement, un art d'utiliser les forces naturelles ou, pour le skate, le relief de la ville, un jeu subtil avec la pesanteur. Ils participent d'une sensibilité commune, nomade, décontractée, tournée vers l'aisance discrètement travaillée plutôt que vers l'ascétisme des initiations laborieuses, et, souvent, d'une véritable culture, avec ses rites vestimentaires, ses films, sa musique. Ils sont, avant tout mais pas exclusivement, l'affaire des jeunes.

Signe, peut-être, de temps instables où vacillent bien des ancrages identitaires et où les formes d'organisation traditionnelles, qu'elles soient sportives ou pas, ont perdu de leur attrait, *une nouvelle sociabilité sportive* a pris forme où la pratique individuelle et l'accomplissement de soi semblent l'emporter.

Les engins et les matériels conservent, tout en intégrant souvent les matériaux les plus modernes, une grande simplicité de conception et de maniement, pures prothèses de glisse et de vol qui offrent aux libéristes l'accomplissement grisant du rêve d'Icare et à tous

les autres des sensations voisines. Il y faut, bien sûr, quelques apprentissages et les figures les plus acrobatiques résultent d'un entraînement que l'on s'est imposé à soi-même. La rapidité, les réflexes, l'habileté à plier à son désir un engin respectueux de la nature, la capacité de tirer parti d'une énergie capricieuse, *l'adaptabilité,* en somme, aux variations de l'environnement, telles sont les qualités qui comptent, finalement peu éloignées de celles prônées dans la vie sociale et professionnelle.

« Terrifiant narcissisme », lit-on parfois sous des plumes pessimistes. « Symptôme sportif de la dislocation du lien social, refus de tout ce qui, dans le sport, fait équipe et solidarité », entend-on encore. Et aussi : « Dressage consentant à la concurrence généralisée... »[1]

Et s'il en allait de ces sports comme de ceux de toujours ? Faisant écho, bien sûr, à l'air du temps que je ne réduis pas, pour ma part, à l'ère du vide. Enjeux — ce n'est pas d'aujourd'hui — de stratégies contradictoires, mais porteurs aussi de solidarités vraies. Même dans les sports réputés les plus individuels, des liens unissent ceux qui partagent une même passion, parfois un même mode de vie.

Ce qui s'invente du côté de ces sports-là, c'est aussi une *articulation nouvelle entre l'individuel et le collectif,* un équilibre différent qui fasse davantage la part de la créativité, de l'initiative, de l'autonomie. Et des sensations inédites.

Il y a bien des années déjà, Antoine Blondin eut pour parler d'un jeune champion de bobsleigh ces mots qui n'ont pas pris une ride : « Il veut vivre plus intensément, reculer les horizons, poser un grain de sel sur la queue de l'oiseau bleu. En vérité, il est l'enfant farouche d'un siècle dont le mal n'exige plus qu'on porte sa mélancolie en sautoir mais qu'on la convertisse en actes audacieux et en équations dynamiques. »

Davantage tendus, eux, vers la confrontation explicite avec le risque, les sports que l'on dit extrêmes ou d'aventure ont peut-être valeur d'épreuve de vérité quand les repères et les sécurités d'antan se brouillent. Dans le plaisir d'une chute vertigineuse, dans l'affrontement d'une nature hostile voire dans l'exaltation héroïque de la figure du survivant, on chercherait alors une assurance de soi que peu de domaines de la vie courante paraissent à même de prodiguer.

Cette recherche-là n'est pas nouvelle, simplement ces expériences limites, qui jadis étaient l'exception et se déroulaient à la

1. A. Ehrenberg, *op. cit.*

marge, attirent aujourd'hui beaucoup de gens comme tout le monde. Cela pose d'ailleurs en termes nouveaux la question, toujours essentielle, de la sécurité des pratiquants et de la qualification de ceux qui les encadrent. Cela conduit aussi, lorsque les raids se déroulent au loin, à rappeler que le monde n'est pas que le terrain de jeux de quelques-uns et que la dignité des peuples qu'on y rencontre reste la première des choses à respecter.

Plurielle, en devenir, l'histoire du sport reste-t-elle celle d'une « même province, quels que soient les horizons de départ »[1] et plus encore d'arrivée ?

Le rôle de l'argent et des médias dans certaines disciplines, l'hypertechnicisation de la compétition, le développement du sport-loisir qui lui tourne le dos et plus largement la diversification des pratiques, des enjeux, des règles du jeu et des imaginaires sportifs ne débouchent-ils pas sur une implosion du sport qui rendrait vaine la tentative de chercher, par-delà les différences, quelque unité mythique ?

Ma préférence va à une autre façon de prendre les choses.

La vague de modernisation qui s'est engouffrée dans le sport a, du même mouvement, accentué l'écart entre les façons de faire et plus solidement arrimé le sport à la réalité économique et sociale de cette fin de XXe siècle. Le marché en fait partie. Le souci de soi aussi. Et tout autant le besoin de solidarités nouvelles, vivantes, concrètes. Celles-là mêmes dont le sport est porteur, qui permettent à des jeunes de banlieue de prendre collectivement en main l'animation d'une piste de skate ou d'un terrain de foothall, et à des champions de tennis ou de rugby, de karaté ou de boxe de leur donner un coup de main parce que, des uns aux autres, le sport fait le lien.

L'histoire du sport n'est pas simplement celle des corps et de leur mise en jeu, des disciplines et de leurs règles, des performances rigoureusement quantifiées. Elle est, dans sa richesse et sa complexité, avec ses lignes de force et ses contradictions, histoire vivante des sociétés modernes, des rapports que les hommes y nouent entre eux, des contraintes qu'ils y subissent et des libertés qu'ils y conquièrent, des rêves aussi qui les portent.

1. Antoine Blondin, *L'ironie du sport.*

RÉSUMÉ. — *Le sport moderne n'est pas l'héritier des jeux antiques ou de l'Ancien Régime mais une pratique sociale nouvelle qui s'affirme, en France, dans le dernier quart du XIXe siècle. Avec le suffrage universel et l'école républicaine, il postule l'égalité de tous et la consécration d'un mérite indépendant de la naissance. Spectacle sportif et pratiques sportives traduisent les figures successives et parfois contradictoires de la modernité.*

Durant les trente dernières années, le sport s'est profondément modifié sous l'effet conjugué du rôle croissant de la télévision, de l'afflux de capitaux, de l'innovation technologique et de l'évolution des modes de vie. La modernisation, l'extension et la diversification des pratiques — de la compétition au sport-loisir et du sport d'équipe au sport de soi — ont, d'un même mouvement, accentué l'écart entre les façons de faire et plus solidement arrimé le sport à la réalité économique et sociale de la fin du XXe siècle.